

LANGAGES,  
POLITIQUE,  
HISTOIRE.  
AVEC  
JEAN-CLAUDE  
ZANCARINI

**SOUS LA DIRECTION  
DE ROMAIN DESCENDRE  
ET JEAN-LOUIS FOURNEL**

ENS ÉDITIONS  
2015

## ÉLÉMENTS DE CATALOGAGE AVANT PUBLICATION

Langages, politique, histoire. Avec Jean-Claude Zancarini / sous la direction de Romain Descendre et Jean-Louis Fournel. – Lyon : ENS Éditions, 2015. – 1 vol. (620 p.) : couv. ill; 23 cm. ISBN 978-2-84788-749-5 (br.) : 29 €

Cet ouvrage est diffusé sur la plateforme OpenEdition books en HTML, ePub, et PDF : <http://books.openedition.org/enseditions/>

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

Illustration de couverture : photographie de Mario Giacomelli © Simone Giacomelli.

*ENS Éditions et les auteurs remercient chaleureusement Simone Giacomelli pour son aimable autorisation de reproduction.*

© ENS ÉDITIONS 2015  
École normale supérieure de Lyon  
15 Parvis René Descartes  
BP 7000 69342 Lyon cedex 07

ISBN 978-2-84788-749-5

# Table

AVANT-PROPOS	3
Ensemble ou une histoire de mots et de personnes	

LES AUTEURS	7
-------------	---

## **PREMIÈRE PARTIE**

### FLORENCE : LA POLITIQUE NOUVELLE XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> SIÈCLES

LAURENT BAGGIONI	11
La République ou la guerre clivée. Considérations sur les Histoires du peuple florentin de Leonardo Bruni	

ÉLISE LECLERC	21
Protagonistes puis spectateurs du pouvoir : les Benvenuti de' Nobili, figures d'une cité en mutation (1380-1440)	

SERGE STOLF	37
Brèves considérations sur la justice dans la <i>Vita civile</i> de Matteo Palmieri	
CÉCILE TERREAUX-SCOTTO	47
Les <i>fanciulle</i> dans les sermons de Savonarole	
JEAN-MARC RIVIÈRE	57
La construction de l'ennemi dans le discours savonarolien sur la création du Mont-de-piété	
DORA D'ERRICO	65
Administrer les <i>choses divines</i> ? Les conseillers florentins de la <i>pratica</i> et l'organisation de l'épreuve du feu	
CORINNE MANCHIO	77
Appliquer la philologie politique aux humanités numériques. L'exemple des <i>Legazioni e Commissarie</i> de Machiavel	
JEAN-JACQUES MARCHAND	93
L'"affaire" Machiavelli e il gonfaloniere perpetuo Piero Soderini (con una minuta inedita di Niccolò Machiavelli)	
DIEGO QUAGLIONI	107
«Giustizia il vuole et pietà mi ritiene». Machiavelli, il Principe e l'idea di giustizia	
ANGELA DE BENEDICTIS	123
Una «città che pecca». <i>Del modo di trattare i popoli della Valdichiana ribellati</i> e la lingua della giurisprudenza	
GIORGIO BOTTINI	135
L'indizio famoso e il giudizio presuntivo. Una lettura di <i>Discorsi</i> III, 34	

FRANCESCO BRUNI	147
Dal volgare del <i>Principe</i> al latino del <i>De regnandi peritia</i> : primi appunti di terminologia politica	
MARIO POZZI	161
Contro il fiorentino e in particolare contro Machiavelli e Guicciardini	
PIERRE JODOGNE	173
L'édition de la correspondance de Guichardin : philologie et humanité	
HÉLÈNE MIESSE	185
La « libertà della povera Italia » dans le <i>carteggio</i> de Francesco Guicciardini	
PAOLO CARTA ET PAOLA MORENO	195
Deux lettres inédites de Francesco Guicciardini à Angela Sforza. Édition critique et commentaire	

## DEUXIÈME PARTIE

### ITALIE : LITTÉRATURE ET HISTOIRE

SYLVAIN TROUSSELARD	215
Brunetto Latini. <i>Il Favolello</i>	
MICHEL FEUILLET	227
Il Maestro civile	
DANTE FEDELE	237
Face aux « guerre e ruine d'Italia ». Pour une lecture politique du <i>Livre du Courtisan</i>	

VALENTINA MARTINO	247
<i>L'Itinerario di Ludovico de Vartema: gioie, dolori e astuzie di un viaggiatore avventuriero</i>	
ENRICO MATTIODA	257
<i>Appunti su lingua e stile di Vasari</i>	
FRANÇOISE DECROISSETTE	267
<i>Marguerite Louise d'Orléans, grande-duchesse de Toscane, entre histoire et roman</i>	
JEAN-FRANÇOIS LATTARICO	281
<i>L'aristocrazia conservata de Vincenzo Sgualdi (1634)</i> <i>Notes sur la pensée politique des Incogniti</i>	
MANUELA BRAGAGNOLO	293
<i>Muratori e il Cinquecento. Il lessico del politico e del giurista in una fonte inedita</i>	
PIERRE GIRARD	305
<i>«Qualità de' tempi» et «Boria de' dotti»</i>	
MATTEO PALUMBO	315
<i>Storia e giustizia nei Promessi sposi</i>	
NOÉMIE CASTAGNÉ	327
<i>Langue des sciences et préjugés esthétiques dans la Storia della lingua italiana</i>	
STÉPHANIE LANFRANCHI	335
<i>Lambda, lecteur de Fish. Les théories de la lecture à l'épreuve du totalitarisme fasciste</i>	
CHARLOTTE MOGE	347
<i>Parler de mafia : la classe politique face à la violence mafieuse (1963-1992)</i>	

MARIE FABRE	361
L'envers des solitudes	
LAURENT SCOTTO D'ARDINO	373
<i>Vincere</i> (2009) de Marco Bellocchio :	
« l'Histoire de l'Italie s'écrivait à travers elle »	
CHRISTIAN BIET	383
Distance critique. Jean des Bandes Noires, Roland et Ermanno Olmi	

### TROISIÈME PARTIE

### LIRE LES CONFLITS

#### 1. Points de vue et conquêtes

ROMAIN DESCENDRE	399
La « Découverte » : histoire d'une invention sémantique (premiers éléments)	
EDUARDO GUIMARÃES	413
Le journal de navigation de Pero Lopes de Souza. Un parcours et une politique des noms propres	
ENI PUCCINELLI ORLANDI	427
La fondation d'un État : la ville de São Salvador, Brésil	
LEORA AUSLANDER, THOMAS C. HOLT	441
Translating languages, translating cultures. A story of two 20 <sup>th</sup> century Renaissance movements	
JACQUES GUILHAUMOU	453
Pour une histoire généalogique au cours des Temps modernes	

## 2. Lectures machiavéliennes

MAKRAM ABBÈS 465

*Dawla*. Essai de philologie politique

MARINA MESTRE ZARAGOZÁ 481

Vitoria lecteur de Machiavel ?

PIERRE-FRANÇOIS MOREAU 493

Rome, Venise, Florence. Lectures spinoziennes

XAVIER TABET 501

Machiavel en France au XIX<sup>e</sup> siècle : fin d'un « procès » ?

MICHEL SENELLART 513

Machiavel dans la perspective de la gouvernementalité

## 3. Batailles

DENYS BARAU 527

Penser dans l'actualité : Sismondi à propos de la guerre d'indépendance de la Grèce

LUDOVIC FROBERT 539

Un dîner prud'homique à Lyon, avril 1856

RENAUD PAYRE 551

Le socialisme à l'épreuve de la ville

EMMANUEL RENAULT 563

Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole ?

BORIS GOBILLE 577

Exploitation, aliénation et division sociale du travail dans le mouvement critique de mai-juin 1968 en France



CLAUDE GAUTIER	587
<b>La voix des sans-voix : condamnés à être parlés ? La condition du porte-parole</b>	
PHILIPPE ARTIÈRES	599
<b>Enfances</b>	
TRAVAUX ET PUBLICATIONS DE JEAN-CLAUDE ZANCARINI	603

## Face aux « guerre e ruine d'Italia ». Pour une lecture politique du *Livre du Courtisan*

Le *Livre du Courtisan* fait depuis longtemps l'objet de deux lectures à la fois différentes et complémentaires. En effet, il est apparu d'un côté inactuel, détaché de la conjoncture politique de son époque, plongé dans une atmosphère hors du temps dans laquelle Baldassare Castiglione semblait vouloir noyer son sentiment de nostalgie profonde pour un monde désormais disparu<sup>1</sup>. De l'autre, on a identifié dans ce texte la source du classicisme européen, l'archétype d'un genre littéraire (la *trattatistica* sur les mœurs), l'ouvrage destiné au rôle de véritable paradigme normatif pour la société de cour d'ancien régime<sup>2</sup>. Ce sont deux lectures encore dominantes, toutes deux légitimes et riches en suggestions, mais également menacées par un même danger : tandis qu'elles soulignent les aspects psychologiques, littéraires ou socioculturels de cet ouvrage et de sa réception, elles risquent d'en

- 1 Cette lecture, qui dans l'historiographie sur le chef-d'œuvre de Castiglione a connu un certain succès, a été reprise il y a une quinzaine d'années par W. Barberis, *Introduzione*, dans B. Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, Turin, Einaudi, 1998, p. xxvii : « In questo contesto, la prospettiva del Castiglione era ormai una memoria del tempo perduto ; l'ultimo esempio di una grande stagione della retorica ; il sussulto ideologico di un mondo al tramonto » ; voir aussi voir aussi p. xviii, xxvii-xxxii et xlvi. Elle avait par ailleurs déjà fait l'objet des critiques d'E. Saccone, « Trattato e ritratto : l'introduzione del Cortegiano », *Modern Language Notes*, 93/1, 1978, p. 8-10.
- 2 Cette lecture a été approfondie notamment dans le cadre du Centre d'études Europa delle corti, en particulier par A. Quondam, dont on verra « La "forma del vivere". Schede per l'analisi del discorso cortigiano », *La Corte e il « Cortegiano »*, vol. II, *Un modello europeo*, A. Prosperi éd., Rome, Bulzoni, 1980, p. 15-68, et « Introduzione », dans B. Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, Milan, Garzanti, 1981, p. xxxvi-xl.

laisser dans l'ombre la portée spécifiquement politique. C'est cela que l'on voudrait ici essayer de mettre en lumière, en avançant quelques éléments pour une analyse de la façon dont la situation italienne se reflète dans le *Courtisan*, afin de saisir les problèmes que Castiglione voulut aborder, les motivations qui l'ont poussé à écrire et les enjeux spécifiques qu'il s'est fixés<sup>3</sup>.

L'on peut avant tout observer que, en dépit de l'urbanité et de la sérénité apparente du dialogue, la crise italienne révèle dans cet ouvrage les traces d'une présence répandue. Dès la dédicace à don Michel de Silva, discutant la valeur de la « coutume » dans les choix linguistiques et lexicaux, Castiglione, une fois constatée la « présomption téméraire » qui consiste à vouloir former de nouveaux vocables ou à maintenir les anciens au détriment de l'usage, observe combien il est d'ailleurs difficile, voire même impie, de vouloir éliminer des mots en usage depuis plusieurs siècles, d'autant qu'ils ont résisté même lorsque « à cause des guerres et des ruines subies par l'Italie se sont opérés des changements dans la langue, dans les édifices, les habitudes et les mœurs [per le guerre e ruine d'Italia si son fatte le mutazioni della lingua, degli edifici, degli abiti e costumi] »<sup>4</sup>. Peu après, décrivant dans le prologue du livre I la cité d'Urbino, il fait l'éloge de ses terrains fertiles et de son abondance de toute chose, tout en ajoutant que sa plus grande fortune réside néanmoins dans le fait d'avoir été pendant longtemps dominée par d'excellents seigneurs, « encore que durant les calamités universelles des guerres d'Italie [nelle calamità universali delle guerre della Italia], elle en ait été privée pour quelque temps » : par cette expression, il fait allusion à la brève période d'incursions menées par Cesare Borgia dans le centre de l'Italie entre juin 1502 et août 1503, incursions à cause desquelles Guidubaldo di Montefeltro et son épouse Elisabetta durent abandonner Urbino pour un certain temps<sup>5</sup>.

D'autres remarques apparaissent lorsque les personnages du dialogue discutent d'aspects apparemment très éloignés de la conjoncture politique et militaire, comme le rôle des lettres dans la formation du courtisan, ou sa manière de s'habiller, ses mœurs et les langues qu'il doit apprendre. Ainsi, dans les chapitres 42 et 43 du livre I, tout en condamnant l'« erreur » des Français, auprès de qui la

3 Sur ces aspects, voir les considérations de J. Guidi, « Castiglione et les guerres d'Italie », *Chroniques italiennes*, 61, 2000, p. 17-26, et celles d'A. Quondam, « Questo povero Cortegiano ». *Castiglione, il Libro, la Storia*, Rome, Bulzoni, 2000, p. 429-441.

4 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, présenté et traduit de l'italien d'après la version de G. Chappuis (1580) par A. Pons, Paris, Gérard, 1987, dédicace, II, p. 12 (traduction modifiée).

5 *Ibid.*, livre I, chapitre 2 (désormais : I-2), p. 20. Contrairement à Machiavel, Castiglione formule des jugements très sévères sur Cesare Borgia dans l'épître *De vita et gestis Guidubaldi* envoyée à Henri VII au cours de l'été 1508, au lendemain de la mort de Guidubaldo, jugements qui, par ailleurs, au moment de la publication de l'épître en 1513, ont été considérablement atténués (voir U. Motta, « Introduzione », dans B. Castiglione, *Vita di Guidubaldo duca di Urbino*, Rome, Salerno, 2000, p. XL-XLVI, pour une confrontation ponctuelle des différentes versions de l'épître à ce sujet).

gloire des armes resplendit alors que la gloire des lettres ne fleurit pas le moins du monde, Ludovico di Canossa, après avoir rappelé la nécessité d'unir les vertus des lettres et des armes, observe :

Or, je ne voudrais pas que quelque adversaire mît en avant les effets contraires pour réfuter mon opinion, en m'alléguant que les Italiens, avec leur connaissance des lettres, ont montré peu de valeur dans les armes depuis quelque temps, ce qui n'est que trop vrai.<sup>6</sup>

Face à l'orgueil éprouvé envers la valeur de la culture italienne, l'irréversible crise militaire des territoires péninsulaires semble être mise à nu d'une manière impitoyable. « Mais – ajoute le comte – on pourrait certainement dire que la faute de quelques-uns, en plus du grave dommage, a occasionné à tous les autres un blâme perpétuel, et que la vraie cause de nos ruines et de ce que la vertu est abattue, sinon morte, en nos cœurs, provient de ceux-là. »<sup>7</sup> Qui sont ces « quelques-uns » sur lesquels retomberait la faute des « ruines » italiennes ? En qui peut-on identifier la « vraie cause » de l'absence de « vertu » ? La réponse à cette question est pour l'instant laissée de côté : « il serait beaucoup plus honteux à nous de la publier, qu'aux Français de ne pas connaître les lettres »<sup>8</sup>. Ce n'est que dans le livre IV qu'elle sera formulée avec clarté et présentée comme la prémisse nécessaire du projet politique tracé par Ottaviano Fregoso.

Au cours de la deuxième soirée, lorsque la discussion porte sur les habits les plus adaptés au courtisan, le Magnifique Iuliano demande de quelle manière le courtisan devrait être vêtu, étant donné qu'en cela on voit de fait une « infinie variété » : il y a ceux qui s'habillent à la française, ceux qui s'habillent à l'espagnole, ceux qui veulent ressembler aux Allemands, et il ne manque pas non plus ceux qui s'habillent à la mode des Turcs. S'appuyant de manière générale sur le critère de la « coutume de la majorité », Federico Fregoso déplore l'usage italien de s'habiller « à la mode d'autrui (alle altrui fogge) »<sup>9</sup> et relève en cela le signe de la perte de la liberté :

Mais je ne sais par quelle fatalité il advient que l'Italie n'a pas, comme elle l'avait avant, un habit qui soit reconnu pour italien ; car bien que l'usage de ces nouveaux habits fasse trouver grossière l'ancienne façon de s'habiller, peut-être cette

6 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, I-43, p. 83. La deuxième rédaction était encore plus explicite : « Non vorrei già che qualche adversario mi adducesse li effetti contrarii per rifiutare la mia oppenione, allegandomi gli francesi col suo non sapere lettere avere subiugato Italia » (*Id.*, *La seconda redazione del « Cortegiano »*, G. Ghinassi éd., Florence, Sansoni, 1968, I-43, p. 59). Le verbe *subiugare* apparaît également dans le passage du livre II cité ci-après.

7 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, I-43, p. 83.

8 *Ibid.*, p. 83-84.

9 Voir *ibid.* (la deuxième rédaction disait « alla foggia de' barbari ». *Id.*, *La seconda redazione*, ouvr. cité, II-26, p. 110).

ancienne façon était-elle signe de liberté, comme la nouvelle a été présage de servitude, de cette servitude qui, maintenant, me semble très clairement accomplie. [...] Avoir changé nos habits italiens en habits étrangers, me semble avoir signifié que tous ceux dans les habits desquels les nôtres se sont transformés devaient venir nous soumettre [a subiugarci]; ce qui n'a été que trop vrai, car aujourd'hui il ne reste pas de nation au monde dont nous n'ayons été la proie, si bien qu'il n'y a plus guère de chose à prendre, et pourtant on ne cesse de nous piller encore [ché ormai non resta nazione che di noi non abbia fatto preda, tanto che poco più resta che predare e pur ancor di predar non si resta]<sup>10</sup>.

L'amertume d'une telle constatation est accentuée plus loin, au milieu de la discussion sur les mœurs du courtisan. Ici deux modèles s'affrontent, le modèle français (plus libre et vivace, mais parfois irrévérent) et le modèle espagnol (plus grave et respectueux, et qui obtient le plus grand consensus)<sup>11</sup>. Federico Fregoso affirme ne dédaigner aucun des deux, l'imitation des mœurs françaises, bien que difficile et comportant un risque d'affectation, n'étant pas à blâmer. La même chose, ajoute-t-il, arrive dans la connaissance des langues, car il convient que le courtisan apprenne et l'espagnol et le français. En effet, reconnaît-il,

le commerce de l'une et de l'autre nation est très fréquent en Italie, [...] et leurs deux princes, qui sont très puissants dans la guerre et magnifiques dans la paix, ont toujours leur cour pleine de nobles gentilshommes, qui se répandent à travers le monde, et, quant à nous, il nous faut bien converser avec eux [ed a noi pur bisogna conversar con loro].<sup>12</sup>

Comme on peut le constater, les évocations qui viennent d'être citées sont indubitablement hâtives, et pourtant comme telles, nous semble-t-il, elles manifestent une prise de conscience aiguë de la réalité italienne. D'ailleurs, en 1513 déjà, en composant un intermède pour l'*Eutichia* de Nicola Grasso, pièce créée à Urbino pour la soirée du carnaval (6 février) avec d'autres représentations, Castiglione s'était exprimé d'une façon assez similaire. Dans ce texte en octaves, l'Italie personnifiée prend la parole pour pleurer sa « cruelle haute ruine » ainsi que la « rapine » dont elle a fait l'objet, et accuse les « gens barbares » qui l'ont « lacérée » tandis que ceux qui devaient la défendre l'ont au contraire « donnée en proie »; c'est pourquoi elle invoque son « fils bien-aimé » (le duc d'Urbino) pour qu'il venge par sa « vraie valeur » le « sang latin » et, avec une « gloire immortelle », puisse finalement restaurer la « liberté »<sup>13</sup>. Quelques mois avant que Machiavel commence à écrire le *Prince*,

10 *Ibid.*, II-26, p. 139-140.

11 Voir *ibid.*, II-37; voir aussi II-21 et II-27.

12 *Ibid.*, II-37, p. 155 (traduction modifiée).

13 Voir L. Stefani, « Le "Ottave d'Italia" del Castiglione e le feste urbinati del 1513 », *Paragone letteratura*, 332, 1977, p. 67-83, qui attribue à Castiglione ces vers, reportés (avec un compte rendu de la

on trouve dans cette page l'invocation d'un rédempteur qui libère l'Italie de la domination barbare. De plus, l'on ne peut s'empêcher de relever la consonance, sur le plan lexical, du diagnostic de la situation italienne fait par Castiglione avec celui, certes bien plus approfondi, formulé au sein de la pensée politique florentine des mêmes années : les « ruines »<sup>14</sup> et les « calamités »<sup>15</sup> provoquées par les guerres, les « changements » soudainement introduits en Italie (y compris les « nouvelles habitudes »

---

soirée) dans le ms Vat. Urb. Lat. 490; voir aussi *Id.*, *Introduzione*, dans N. Grasso, *Eutichia*, Messina-Florence, D'Anna, 1978, p. 19-20.

- 14 Voir F. Guicciardini, *Storie fiorentine*, A. Montevocchi éd., Milan, BUR, 1998, chap. 10, p. 190 (« ruina commune ») et 191 (« questi furono e' principi e le origine della ruina di Italia »); chap. 11, p. 194 (« ruina di Italia »). Voir aussi N. Machiavel, *Le Prince*, introduction, traduction, postface, commentaire et notes de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, Presses universitaires de France, 2000, chap. 12, p. 117 (« aujourd'hui la seule cause de la ruine de l'Italie est que celle-ci s'est tout entière reposée, depuis maintes années, sur les armes mercenaires »), chap. 26, p. 205 (l'Italie est « plus esclave que les Juifs, plus asservie que les Perses, plus dispersée que les Athéniens, sans chef, sans ordre, battue, dépouillée, lacérée, parcourue en tous sens, et [elle a] subi toutes les sortes de ruines »). Pour un examen comparatif du « lexique courtisan » de Castiglione et du « lexique républicain » florentin, voir J.-L. Fournel, « Ambiguïtés courtisanes et savoir-vivre politique. Notes et hypothèses sur le lexique du livre IV du *Livre du Courtisan* », *De la politesse à la politique. Recherches sur les langages du Livre du Courtisan*, P. Grossi et J.-C. D'Amico éd., Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, p. 51-65. Sur le rapport entre Castiglione et Guicciardini, voir en outre P. Floriani, « I fiori e i frutti delle corti (dal *Cortegiano* ai *Ricordi*) », *Italies*, 11, 2007, p. 2-13. La connaissance des textes de Machiavel de la part de Castiglione fait encore l'objet d'une discussion : U. Motta (*Castiglione e il mito di Urbino*, Milan, Vita e Pensiero, 2003, p. 201) exclut que l'un des deux auteurs connût le travail de l'autre, tandis que pour R. Rinaldi (« Scrivere contro : Machiavelli in Castiglione », *De la politesse à la politique*, ouvr. cité, p. 31-49), Castiglione connut aussi bien *Le Prince* que *Les Discours*. De même, P. Floriani (« Il ferro e la cote », *Studi di letteratura italiana. Per Vitilio Masiello*, 3 vol., Rome-Bari, Laterza, 2006, vol. I, p. 447-460) pense que Castiglione connaissait le *Prince*.
- 15 Voir F. Guicciardini, *Storie fiorentine*, ouvr. cité, chap. 9, p. 184 (de même que durant la vie de Laurent de Médicis, Florence avait été heureuse, « così doppio la morte sua cadde in tante calamità ed infortuni, che multiplicorono infinitamente el desiderio di lui e la riputazione sua »); *Id.*, *Dialogue sur la façon de régir Florence*, dans *Id.*, *Écrits politiques*, traduction, présentation et notes de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 191 (« cette peste d'outre-monts étant entrée en Italie, je crains que ce ne soit le début de très grandes calamités »); *Id.*, *Histoire d'Italie*, traduction par l'Atelier de traduction du CERPPI sous la direction de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, R. Laffont, 1996, I-1, p. 3-4 (« J'ai décidé, quant à moi, d'écrire les choses advenues de notre temps en Italie, après que les armes des Français, appelées par nos princes eux-mêmes, eurent commencé, non sans très grande agitation, à la troubler; matière fort digne de mémoire et pleine de très atroces événements, à cause de la variété et de l'importance de ces choses, puisque l'Italie a souffert pendant tant d'années toutes ces calamités par lesquelles les misérables mortels sont souvent frappés, tantôt par la juste colère de Dieu, tantôt par l'impiété et la scélératesse des autres hommes. [...] Mais les calamités d'Italie [...] commencèrent avec d'autant plus de peine et d'effroi dans les esprits des hommes que la situation universelle était alors plus allègre et plus heureuse »); voir également *ibid.*, I-2, p. 8 (« calamités futures »), I-6, p. 40 (« innombrables et horribles calamités ») et I-9, p. 59 (« futures calamités »).

et « nouvelles mœurs » évoquées plus haut)<sup>16</sup>, l'opposition entre la « liberté » d'autrefois et l'actuelle « servitude »<sup>17</sup> et la représentation d'une telle servitude dans l'image d'une Italie réduite à être la « proie » des « barbares »<sup>18</sup> venus la « soumettre »<sup>19</sup> sont des thèmes que Castiglione n'a évidemment pas été le seul à aborder.

- 16 Voir F. Guicciardini, *Histoire d'Italie*, ouvr. cité, I-9, p. 63-64 (Charles VIII « entra dans la ville d'Asti le neuvième jour de septembre de l'an 1494, apportant avec lui en Italie les menaces d'innombrables calamités, d'accidents très horribles, et le changement de presque toute chose. Avec son passage, en effet, commencèrent non seulement les mutations d'États, subversions de royaumes, ravages de contrées, ruines de villes, massacres fort cruels, mais aussi nouvelles habitudes, nouvelles mœurs, nouvelles et sanglantes façons de guerroyer, maladies inconnues jusqu'à ce jour ; et les instruments du repos et de la concorde italiens furent à tel point désordonnés que, l'Italie n'ayant jamais pu par la suite les réordonner, d'autres nations étrangères, d'autres armées barbares eurent tout loisir de la fouler aux pieds impitoyablement et de la dévaster »). Déjà, dans les *Storie fiorentine*, Guicciardini avait écrit que la venue des Français « non seulement changea les États, mais aussi les façons de les gouverner et les façons de faire la guerre », si bien que « tout [fut] mis sens dessus dessous comme après une soudaine tempête » (ce passage, qui dans l'édition italienne citée se trouve aux p. 196-197, a été traduit en français par J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, dans *Italie 1494*, Ch. A. Fiorato éd., Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, p. 244).
- 17 Voir N. Machiavel, *Histoires florentines*, dans *Id.*, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1952, V-1, p. 1170 (en 1494, « l'Italie a été de nouveau ouverte aux barbares, et rétablie sous leur joug »). Voir en outre F. Guicciardini, *Histoire d'Italie*, ouvr. cité, vol. I, VIII-7, p. 589 (sur la défaite de Venise en 1509 : « Par ailleurs, beaucoup d'autres – considérant plus sainement l'état des choses et combien il était déplorable et désastreux pour toute l'Italie qu'elle fût entièrement réduite à la merci des étrangers [sotto la servitù de' forestieri] – voyaient avec un déplaisir inouï une si grande cité [...] être anéantie de telle façon que ne restait plus aucun frein à la fureur des gens d'outre-monts »). À ce sujet, voir J.-C. Zancarini, « "La libertà della povera Italia" », Guicciardini, de Pavie au sac de Rome », dans J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002, p. 247-267.
- 18 Voir N. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, traduction d'A. Fontana et X. Tabet, préface d'A. Fontana, notes d'A. Fontana (avec la collaboration de X. Tabet), Paris, Gallimard, 2004, I-12, p. 109 (« L'Italie [...] a été soumise à plusieurs princes et seigneurs ; et ceux-ci ont été à l'origine de tant de désunion et de tant de faiblesse qu'elle en est venue à être la proie non seulement des barbares puissants, mais de quiconque l'attaque ») ; II-4, p. 276 (« Tous ces procédés observés par Rome, et qui concernent aussi bien les affaires intérieures que les affaires extérieures, non seulement on ne les imite pas de nos jours, mais on n'en tient aucun compte [...] ; si bien que, demeurant dans cette ignorance, nous sommes devenus la proie de quiconque a voulu ravager cette province »). Voir aussi *Id.*, *L'Art de la guerre*, dans *Id.*, *Œuvres complètes*, ouvr. cité, livre II, p. 763 (« L'Italie, dans ces derniers temps [...] n'a été pillée, ruinée et saccagée par les étrangers que parce qu'elle n'a pas tenu compte de ses milices à pied, et a mis toute sa confiance dans ses troupes à cheval ») et livre VII, p. 900 (à propos des princes italiens avant 1494 : « Ils ne sentaient pas, les malheureux, qu'ils ne faisaient que se préparer à devenir la proie du premier assaillant ! »). Voir enfin F. Guicciardini, *Dialogue sur la façon de régir Florence*, ouvr. cité, p. 182 (« et Dieu eût-il voulu que la mauvaise fortune de l'Italie, l'ambition du seigneur Lodovico, la morgue du roi Alphonse et, peut-être, le peu de prudence de Pierre de Médicis ne l'eussent rompu, car nous ne serions pas la proie des barbares ! »).
- 19 Voir F. Guicciardini, *Histoire d'Italie*, ouvr. cité, X-6, p. 741 (« D'autres, considérant peut-être plus au fond la substance des choses et ne se laissant pas éblouir par la splendeur du mot, craignaient que

Ce qui toutefois caractérise sa réflexion, c'est avant tout la désinvolture (*sprezzatura*) dont il use – du moins dans les trois premiers livres du dialogue – lorsqu'il touche à un tel sujet. Bien qu'elles soient explicites, les références à la situation italienne ne prennent pas la forme d'un discours organique, revêtant plutôt l'aspect d'allusions savamment enchâssées au milieu d'un débat sur des sujets en quelque sorte plus agréables (la langue, le binôme lettres/armes, les habits, les mœurs...). Sous ce voile de désinvolture se dissimulent pourtant des angoisses à tel point réelles qu'elles conduisent à écarter immédiatement le sujet afin d'éviter la souffrance qu'une discussion plus approfondie finirait par provoquer. Ainsi, dans le chapitre 43 (livre I), la parenthèse sur l'actualité s'achève avec les mots : « C'est pour quoi il vaut mieux passer sous silence ce dont on ne peut se souvenir sans douleur, et, abandonnant ce propos dans lequel je suis entré contre ma volonté, retourner à notre Courtisan. » Et de la même manière, Federico Fregoso abandonne les considérations auxquelles il s'était laissé aller : « Mais je ne veux pas que nous entrions dans des propos ennuyeux ; et pour cette raison il sera bon de parler des habits de notre Courtisan. »<sup>20</sup> Mais le ton du texte ne doit pas tromper : derrière ce ton, des questions vives et sérieuses apparaissent qui non seulement concernent la manière d'être du courtisan, mais qui en justifient pleinement la valeur et la nécessité.

En second lieu, la réflexion de Castiglione se caractérise par son effort de focalisation sur le courtisan, en en faisant une figure politique de tout premier rôle. Pour le Mantouan, au contraire de ce qu'écrit Machiavel, à l'origine des ruines italienne il n'y a pas la politique de l'Église et les divisions qu'elle aurait provoquées<sup>21</sup> ; les « péchés » des princes ne consistent pas dans le fait d'avoir eu recours aux armes mercenaires en renonçant à l'infanterie<sup>22</sup> ; et à la différence de l'analyse historique minutieuse formulée par Guicciardini, l'on ne trouve pas même dans le *Courtisan* d'allusions directes aux responsabilités de l'un ou de l'autre prince italien dans les différentes phases de la crise ouverte en 1494<sup>23</sup>. La question, éthique et politique

---

la guerre qui commençait dans l'intention de libérer l'Italie des barbares ne nuisit bien davantage aux esprits viraux de ce corps que n'avaient pu lui nuire celles qui avaient commencé avec le propos manifeste et l'intention évidente de lui imposer le joug »).

20 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, I-43, p. 84 et II-27, p. 140.

21 Voir N. Machiavel, *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, ouvr. cité, I-12.

22 Voir *Id.*, *Le Prince*, ouvr. cité, chap. 12 ; voir à ce sujet J.-C. Zancarini, « "Se pourvoir d'armes propres" : Machiavel, les "péchés des princes" et comment les racheter », *Astérion*, 6, 2009, en ligne [<http://asterion.revues.org/document1475.html>] (consulté le 28 juin 2013). Plus proche de la pensée de Castiglione apparaît la critique formulée par Machiavel à l'égard des princes italiens dans les dernières pages de *L'Art de la guerre*, où on lit qu'avant 1494, ils « dédaignaient tout homme qui aurait osé leur donner un conseil salutaire, et prétendaient que leurs moindres paroles fussent regardées comme des oracles » (N. Machiavel, *L'Art de la guerre*, ouvr. cité, livre VII, p. 900).

23 Voir par exemple, à propos de la rupture de l'alliance qui, en août 1494, a ouvert la voie à l'expédition française, le passage du *Dialogue* cité *supra*, n. 18, mais aussi *Storie fiorentine*, ouvr. cité, chap. 10-11,



à la fois, est pour Castiglione toute interne au monde de la cour, les « péchés » des princes italiens étant « l'ignorance et la présomption » et leur « racine » résidant seulement dans le « mensonge » pratiqué par les « flatteurs », « médisants », « menteurs » et « courtisans scélérats »<sup>24</sup>. Ce qu'il dénonce dans le livre IV, et avec une force inconnue dans les livres précédents, c'est alors la carence d'une figure politique située aux côtés du prince pour le conseiller, le guider et presque le gouverner dans son action, en lui disant toujours la « vérité sur toute chose » qu'il lui convient de savoir<sup>25</sup>. Cette figure nouvelle est maintenant le courtisan<sup>26</sup>, valorisé aussi bien dans son statut socio-professionnel que dans son rôle politique : une figure qui, dans la trajectoire tracée au cours des quatre soirées du dialogue, passe de la « principale profession des armes » à la tâche de dire la vérité au prince pour le « détourner de toute action mauvaise et le conduire sur le chemin de la vertu »<sup>27</sup>. Une figure, en somme, consacrée à l'action politique bien plus qu'à l'action militaire : mise à part la question de l'honneur du courtisan, à défendre aussi bien dans les joutes et les tournois que dans l'action solitaire vis-à-vis de l'adversaire, la guerre, par un choix qui contraste d'une manière frappante avec les tendances de la littérature politique contemporaine, est presque complètement écartée du dialogue<sup>28</sup>. Au milieu d'un monde bouleversé par les armes, la paix reste l'horizon face auquel Castiglione formule son projet politique<sup>29</sup>.

*Le livre du Courtisan* se présente donc comme une *institutio* visant à façonner une figure appelée à combler un vide néfaste pour la (sur)vie des cours italiennes. De ce programme de formation, l'on ne retient souvent que la « règle très universelle (*regula universalissima*) » énoncée au chapitre 26 du livre I, faisant

---

et *Histoire d'Italie*, cit., livre I, chap. 1 à 9, où le rôle de Pierre de Médicis, d'Alfonse de Naples et de Ludovico Sforza est analysé minutieusement.

- 24 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, IV-6, p. 329 et IV-10, p. 333. Le mot *peccati* apparaît au livre IV, chap. 8, p. 331, où il est pourtant traduit par « défauts ».
- 25 *Ibid.*, IV-5, p. 328. Voir à cet égard C. Scarpati, « Dire la verità al principe. (Sulle redazioni di *Cortegiano* IV, 4-48) », *Aevum*, 57/3, 1983, p. 428-449, et D. Fedele, « Dire la vérité au prince : *Le livre du Courtisan* de Baldassarre Castiglione », *Philosophie politique médiévale et naissance de la Modernité : Orient/Occident*, D. Ottaviani et M. Abbès éd., Paris, Garnier, à paraître.
- 26 La nouveauté de « cette sorte d'hommes que nous appelons courtisans, de laquelle chose il est fait profession dans toute la Chrétienté » est explicitée dans le prologue du livre I contenu dans le manuscrit B (ms Vat. Lat. 8204) et remontant aux années 1514-1515, récemment édité par U. Motta, *Castiglione e il mito di Urbino*, ouvr. cité, p. 39.
- 27 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, I-17, p. 42, et IV-5, p. 328.
- 28 Voir J. Hale, « Castiglione's military career », *Italian Studies*, 36, 1981, p. 54-55. L'on peut bien sûr à ce propos rappeler l'œuvre de Machiavel, mais il convient de noter que déjà en 1508-1509, Guicciardini reconnaît les nouveautés introduites après la expédition des Français, surtout en ce qui concerne les façons de « gouverner » les États et de « faire la guerre » (voir *supra*, n. 16, la citation tirée des *Storie fiorentine*).
- 29 Voir B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, IV-27-28.

de la désinvolture (*sprezzatura*) le principe directeur de toute conduite du gentilhomme. Il faut cependant rappeler l'existence d'une autre « règle universelle », essentielle pour toute action politique, c'est-à-dire la règle de la « discrétion (*discrezione*) »<sup>30</sup>, impliquant la capacité de s'adapter aux temps, aux lieux et aux personnes, à l'aide de laquelle le courtisan considérera toujours « quelle est la chose qu'il fait ou qu'il dit, le lieu où il la fait, en présence de qui, en quel temps, la cause pour laquelle il l'accomplit, son âge, sa profession, la fin à laquelle il tend et les moyens qui peuvent l'y conduire »<sup>31</sup>. Une qualité indispensable pour le courtisan sera donc le « bon jugement (*bon giudicio*) » par lequel « discerner » les « différences » parmi les situations, car la capacité de « bien se gouverner » consiste « en une certaine prudence et un certain jugement dans le choix (*giudicio di elezione*), et à connaître le plus et le moins qui s'accroît ou diminue dans les choses, pour les exécuter avec opportunité ou hors de saison » : une habileté qu'il faut apprendre dans la pratique, puisque « vouloir réduire cela en règle plus par le menu (*il che volere più minutamente ridurre in regola*) serait chose très difficile et peut-être superflue »<sup>32</sup>. Ce sont là, nous semble-t-il, deux traits fondamentaux par lesquels le courtisan pourra mettre en œuvre la tâche qui lui est confiée : la *sprezzatura*, à même de lui faire obtenir la « bienveillance »<sup>33</sup> de son seigneur le mettant en condition de lui dire la vérité, et la *discrezione*, en mesure de lui faire reconnaître les moyens et les moments opportuns pour toute action et tout discours.

Dans une Italie réduite désormais à être la « proie » des puissantes monarchies étrangères, l'enjeu de l'écriture de Castiglione, nous semble-t-il, réside donc dans la tentative d'aborder les dynamiques historiques de son époque en s'appuyant non pas sur le bruit des armes ou sur l'*impetus* d'un prince nouveau (comme les vers de l'*Eutichia* pouvaient encore le suggérer), ni sur un projet constitutionnel, tel que celui du *Dialogue* guichardinien, impossible à envisager en dehors d'un contexte républicain<sup>34</sup>, mais sur l'action d'une figure nouvelle qu'il s'efforce d'élaborer et

30 Voir *ibid.*, p. 115 où l'on parle justement de deux « règles universelles ».

31 *Ibid.*, II-7, p. 115.

32 *Ibid.*, II-6, p. 113. L'on reconnaît bien là un thème cher à Guicciardini : en nous limitant à la rédaction C des *Ricordi*, voir les numéros 2, 6, 144, 186 (F. Guicciardini, *Avertissements politiques* (1512-1530), traduction, présentation et notes de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, Cerf, 1988). Voir à ce propos P. Carta, *Francesco Guicciardini tra diritto e politica*, Padoue, Cedam, 2008.

33 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, IV-5, p. 328.

34 Quelques éléments de proximité avec Guicciardini émergent par ailleurs des *Ricordi*, surtout là où le Florentin constate que « savoir jouer d'un instrument, danser, chanter, et semblables frivolités [...] ouvre la voie aux faveurs des princes » (*Avertissements politiques*, ouvr. cité, C 179, p. 119-120), et indique la tâche du conseiller face à son seigneur dans son effort de « l'inciter au bien et le détourner du mal » (*ibid.*, C 220, p. 140), sauf au cas où celui-ci serait « bestial et cruel », car alors l'on devrait « fuir, le plus loin et le plus vite possible » (*ibid.*, C. 101, p. 85 ; voir B. Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, ouvr. cité, II-2, p. 135). Voir à ce propos les études citées *supra*, n. 14.

d'introduire à la cour tout au long de son dialogue. Aux grandes monarchies de l'Europe triomphante, loin de se replier sur une contemplation nostalgique du passé ou sur la formulation d'un simple ensemble de préceptes comportementaux, ce dialogue devait opposer la résistance d'un modèle éthique et politique qui, désormais forcé à renoncer à la « puissance », serait fondé sur la « vertu »<sup>35</sup>.

35 B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, ouvr. cité, IV-42, p. 369 : « Il y a aussi, aujourd'hui en Italie certains fils de seigneurs qui, bien qu'ils ne soient pas destinés à avoir autant de puissance, y suppléeront peut-être par le moyen de la vertu. »